

J'attends
pour commencer
ma vie





Centre Bernanos
30 rue du Maréchal Juin

Le Centre Bernanos est une association à but non lucratif reconnue d'intérêt général siégeant au 30, rue du Maréchal Juin à Strasbourg. Depuis sa fondation en 1963, il accueille l'aumônerie universitaire catholique et un foyer pour étudiantes.

Depuis 2016, Le Centre Bernanos assure la mise à l'abri, l'accompagnement et l'intégration de jeunes issues d'un parcours migratoire et isolées de leur famille, dans l'attente d'une prise en charge.

L'association les accompagne dans les démarches administratives et d'intégration, et pourvoit aux frais inhérents à leur demande de statut, ainsi qu'aux dépenses liées à leur santé et à leur scolarisation. Elle participe à leur apprentissage de la langue française à l'aide d'un réseau de bénévoles, et fait le lien avec les diverses institutions intervenant dans le parcours des jeunes : écoles, employeurs, services sociaux et médicaux, etc.

Récits des jeunes exilé-es
au Centre Bernanos

J'attends
pour commencer
ma vie



Édité par le Centre Bernanos.
Ce livre ne peut être vendu.
ISBN : 979-10-978793-0-3

Le récit que vous allez lire rassemble les voix de plusieurs jeunes migrant·es, accueilli·es ou ayant été accueilli·es au Centre Bernanos.

Leur parole a été récoltée par des bénévoles, une salariée de l'association et des intervenant·es extérieurs, à travers des entretiens individuels ou des ateliers d'écriture.

Transmettre le plus fidèlement possible cette parole – sans la transcrire ou la traduire dans un français normé – est resté au centre de la démarche de ce recueil ainsi que dans le travail éditorial qui a suivi.

Avec l'aide de professionnel·les de l'édition, ces témoignages ont été fragmentés et réagencés les uns avec les autres afin de créer un récit choral, où les voix s'unissent pour donner à lire une histoire commune.

Une histoire qui raconte la vie quotidienne à Strasbourg de jeunes venu·es d'ailleurs, avec en creux et en non-dits ce qui a précédé leur arrivée.

Cette aventure collective s'est déroulée d'octobre 2023 à février 2026. Elle a pu voir le jour grâce à la labellisation « Capitale mondiale du livre 2024 » de la Ville de Strasbourg.

Certain·es jeunes ont souhaité témoigner anonymement ou sous un pseudonyme.



Ce livre est dédié
au plus de 200 jeunes qui ont
été hébergés-es au Centre Bernanos
depuis 2016 et à celles et ceux
qui y trouveront encore refuge
dans les temps à venir.



J'attends
pour commencer
ma vie

Récits des jeunes exilé-es
au Centre Bernanos

**Les gens qui montent dans le bateau,
ils ne connaissent pas comment c'est le voyage,
non non non. Ils savent pas parce que je t'explique,
vous arrivez la nuit et on vous dit de monter.
Vous payez de l'argent. Vous payez très très cher,
du travail dur, tout très dur et tu prends tout cet
argent-là pour payer. Et toi, tu penses que peut-
être, c'est dans un truc confortable. Voilà et quand
vous arrivez, le bateau est là, sur l'eau. Mais tu sais
pas que c'est sur l'eau, tu vois pas. C'est quand
vous montez et on démarre maintenant.
Et puis là, tu peux plus faire la marche arrière.
Dans les débuts, tu te dis bon, peut-être c'est
un truc que vous allez vite arriver, que ça prend
pas trop de temps. Mais au fur et à mesure,
tu commences à être paniqué, à avoir peur,
à pleurer parce que tu sais même pas où tu vas.**

J'ai regretté après d'être montée dans le bateau. Tu vois, c'est un truc très très risqué avec l'eau, la mer. Franchement, tu peux pas encourager quelqu'un de prendre ce chemin. On a vécu près de 3 jours comme ça, sur l'eau. Tu manges pas, tu es là. La nuit vient nous trouver, le jour vient nous trouver et nous sommes là. Tu vois même les poissons, les baleines, là, qui sont dans l'eau. L'eau tout noir, l'eau tout bleu. Ah, tu arrives dans les coins que tu sais même pas. L'eau, tout est noir. Il y a personne, il y a pas de maison, il y a rien, tu sais pas où tu vas. Tu cherches même le secours, les gens, mais tu vois personne. Et on vous dit de ne pas parler. Quand tu parles, tu risques de paniquer. Vous, vous allez tous mourir. Ton cœur se coupe, tu as peur, tu te demandes: mais qu'est-ce qui m'a envoyé dans ces trucs-là ? C'est les choses que tu vois comme ça, ça te rend traumatisé.

Il y avait quelqu'un pour nous conduire jusqu'en Italie, mais on était perdus. Le temps n'était pas bien. La vague tout et tout. L'eau rentre dans le bateau et tu as même peur. Et après, le bateau que nous on avait pris, le moteur était quitté même et c'est tombé dans l'eau. Donc nous, chacun ça pleure et ça crie. Tu pleures, peut-être tu te dis que tu vas mourir.

On est arrivés à l'île de Lampedusa. Et de là, on a vu des gens qui sont venus nous secourir. Les Italiens dans le gros bateau. On était presque 50 personnes, c'est beaucoup. Il y avait les femmes enceintes, il y avait les femmes avec les bébés et il y avait les garçons. Il y avait tout, mais il y a d'autres qui sont morts, 5 personnes comme ça qui n'ont pas pu et le reste des personnes, nous on est arrivés. Dieu merci, les gens qui sauvent les gens, ils sont venus.

Habiter



IV

« Toi, tu parles bien anglais !
Alors que tu viens de RDC et tu parles français.

— Oui, l'anglais, je l'ai appris à l'école, j'aime bien ça. J'étais déjà intéressée par ça, parce que j'avais vu des enfants au Nigéria qui chantaient des chansons en anglais et ça me fascinait. Et je regarde les séries du Nigéria, les films, j'écoute la musique. Mais j'avais un professeur d'anglais qui était violent et qui enseignait mal. Je l'ai dit, je voulais aller à un autre cours avec un autre professeur qui enseignait bien. Et on s'est fâchés.

— Tu es courageuse d'avoir fait ça... Faut être forte pour se lever contre ça, quand on est une fille aussi...
Moi, je me considère comme féministe, et toi ?

— Moi aussi. Les droits des femmes, c'est important. Mon père me disait que l'école, c'était pas pour moi, que je devais être femme au foyer. Moi, je voulais pas. Il y a des filles en Afrique, elles peuvent pas être éduquées. Alors, quand je suis pas d'accord, je le sens en moi.

Elle touche son cœur.

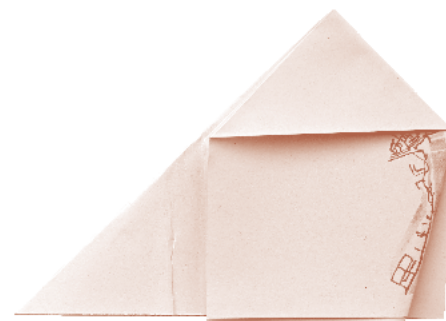
Mais quand j'essaie de le dire,
parfois j'ai peur. »

Chez nous, la place de la femme, c'est dans la cuisine. Je dois faire selon là où je suis. Mon père voulait que j'aille à l'école, il m'a encouragée.

De base, à l'école, je suis calme et sérieuse. L'école française et l'école africaine, c'est très différent ! Ici, on insulte les profs. Nous, on nous a dit de respecter notre professeur, parce que c'est notre second père ou notre seconde mère.

Quand j'étais petit, une fois, j'ai pas voulu aller à l'école. Mon père m'a frappé et il m'a dit : « L'école peut t'aider. Si tu étudies, cette année si tu gagnes, je vais t'acheter un vélo ». Et il me l'a acheté. Et il m'a dit : « Si tu gagnes, je t'aiderai à aller en France ». Papa m'a encouragé, j'ai jamais oublié. Mais il est tombé malade. J'ai quitté le pays.

Avancer



J'ai passé mon permis de conduire «B» et je suis en train d'économiser pour acheter une petite voiture d'occasion, surtout pour aller au travail. J'envisage aussi de passer un permis « Poids lourds ».

Où j'étais avant, c'était en colocation, les gens, on n'est pas les mêmes. Il y a des gens, ils sont sales, c'est difficile pour habiter en colocation. Je suis très content d'être dans mon appartement maintenant. J'aime bien, mais c'est difficile, parce que quand tu vis dans un logement, il faut payer ton loyer tous les mois et dès que je travaille, tout se passe bien, mais des fois je travaille moins, parce que je travaille en intérim.

Je suis actuellement en alternance pour la dernière année de BTS électrotechnique au Lycée Couffignal. Je suis dans une équipe sympa avec une bonne ambiance et les collègues m'aident pour progresser dans mon travail. Quand j'aurai mon diplôme, je travaillerai à temps plein dans l'entreprise dans laquelle je fais mon alternance. J'ai hâte de passer mon diplôme et devenir indépendant. Trouver un logement. Ici, tu as plus de chance de faire une bonne formation et ensuite d'obtenir un emploi correspondant à ma formation. Dans mon pays, on étudie jusqu'au diplôme, mais à la fin, tu ne trouves pas de travail.

L'avenir? Une famille?

Nous, les Africains, on prend pas beaucoup de temps pour se marier. Je vois qu'en France, on se marie à 29 ans, 30 ans. En Afrique, les jeunes se marient à 22, 23 ans. Ma grande sœur a été mariée très tôt par mon père, à l'âge de 14 ans, avec un homme un peu plus âgé, 37 ou 40 ans.

Moi, j'attends de voir.

Avant, j'étais trop occupé pour ça, être amoureux. Maintenant, j'ai le temps pour ça, mais le temps, c'est de l'argent, alors c'est bizarre de s'asseoir et juste penser à quelqu'un.

Malgré mon courage pour aller à l'école et faire tous les stages, j'ai l'impression que la vie m'a trahi. Je suis né heureux, mais la vie m'a corrompu, m'a fait perdre mon espoir. Je pensais que la vie serait facile, je voulais devenir plus heureux, riche, mais la pauvreté m'a reconnu.

Je voulais l'amour pour l'amour, l'amour sans la thune, l'amour genre pour toujours, mais la vie m'a fait cocu. J'ai compris que personne ne viendra vous aider malgré vos efforts, j'ai donc choisi ma voie tête haute, peu importe la saison. Mais je vais toujours remercier les personnes qui m'ont aidé jusqu'à aujourd'hui.

Pour les jeunes migrant·es que vous rencontrerez dans ce livre, les rues de Strasbourg ont d'abord été synonymes d'errance. Accueilli·es au Centre Bernanos par des bénévoles et des professionnel·les, ils et elles racontent leur vie ici. Une vie en suspens dans l'attente de décisions administratives. Une vie faite de solidarités, d'apprentissages, d'incompréhensions et de difficultés, mais aussi de perspectives. Leurs voix, qu'elles se rejoignent ou qu'elles révèlent la singularité de leur parcours, forment un récit choral qui parle autant d'exil que d'accueil.

Pour elles et eux, la vie continue ou plutôt commence.

